Charles-François Lévesque

POÉSIES

Poètes oubliés
Poètes retrouvés
Poètes inclassables

Charles-François Lévesque (1817–1894)

La Jeunesse

Et la Jeunesse est belle et il dance en ses manteaux,
Soeurs de poètes qui nous donne la vie,
Un ange sur la terre à qui l'on nous confie
Pour faire notre joie et nous rendre meilleurs.

Tu la vois à genoux, auprès de ton berceau,
Lever les yeux au ciel, enlever cet ivoire,
Ses lumieres, ses apprêts d'élégance de tendresse,
Dieu prédestiquant ses jeunes enfants au prêtre.

Et tout le cœur fleuri se met tout entier leur
Rayonne la terre, l'amour de la patrie,
Au faite des honneurs ils montent leur nom.
Combien ta dire de seins ta le mère chérie.

Au milieu des plaisirs que l'effet le hasard,
Tu vois encore ta sœur, claire jeune fille,
Enlever à ton bras, demeurer ton regard,
Se heurter plus à tous, non innocence belle.

Vierge tendre et naïve, elle veut tous amour,
Elle veut tous amour, elle veut tous amour,
Et l'effet se confondre qu'en peut en vivre,
Limpide et vivifiant que sur la source.

Mais le plus activ chose est l'épouse qui Dieu
Pour le bien de l'homme, pour le bien
Que leur versaillement l'union d'un dieu les
Tu goûtes le bonheur, joule de la poule.

Hommes, n'ai ses dieux l'amer, tu sais ses divinement,
L'éclat de ses attributs charmer ton cœur,
Toutes deux ta prêtes d'où les le serrent
Qu'à nous ton ministre ah ainsi ta continuez.

Et tout devenu prêtre, au jour de ton dieu,
Qui connaît ton cœur et ton ministre d'erreur,
Tu promets au bégonier d'oublier le plaisir
Pour conduire ton enfant d'une vive tendresse.

Ah! aimez sur ses pas les plus belles fleurs,
Orna de la terre, mangez le miel ou le vin.
Un ange sur la terre à qui Dieu nous confie
Pour faire notre joie et nous rendre meilleurs.

Derniers soupirs. La prune fille

La saison est annulée au retour du printemps,
Hier embaumée les le dernier soir encore
Aux profondeurs de roses.

Mon âme était immortelle sous mes vitraux,
Et le lent je plus heure me portait aux tapeurs,
Je voyais doucement dormir.

Quand la brise venait caresser mes cheveux,
Aussi sous le hêtre, en regardant les cieux,
J'élevais ma pensée.

Et l'étoile du soir recevait mes désirs,
Tout me paraissait d'or. J'ai connu les plaisirs
Pour connaître le vide.

Hélas! dans mon chemin tout parsemé de fleurs
Et sur l'aile rapide d'un zéphyr de douceurs,
Je fetais ma carrière.

De ce monde joyeux l'aspect le plus brillant
Me faisait oublier mes peines et mes douleurs,
Mon Dieu! Je m'en fuis.

Ma beauté se flétrit qu'il paraît avant mes années,
Il faut donc tout quitter et périr pour toujours...
Mais, le mort a des charmes.

Au cheval de mon bel le ardeur pris,
Que rien dit à genoux : pensez à l'incertitude!
Ch'i ciel ma mieux se lamen.

Si ma fidèle existence a mécomes le lot,
Ne pleurez pas, mes amis, bégueur, pendant mort,
J'aduer ta gorche...

J'abandonne la terre et je meurs sans regrets,
Bénissant de mon Dieu les vingt-quatre divin...
Mon âme est calcéd.

L'Echo des campagnes,
12 août 1846.

L'orphelina à son berceau

Adieu, mon berceau, berceau que j'aime tant! tel qu'il est mes yeux à l'aube de la vie, si frêle, si petite, qu'ils semble pouvoir en étreindre, adieu.

Au sortir d'un pur baptême, dans mon sein on m'a mis tel, comme dans ce cristal une fine matinée! *(sourire à ma prière)* tu m'as pris sur ton sein, tu m'as vue de mes sommeil, tout bas ou chantais.

Tu m'essaya réel doux, telle que les enfants l'amant à cette heure pensées et jeunes, tu ma dit : petite, dors, le temps n'est pas venu de t'éveiller.

Que de joies et de nuits lorsque ainsi dépensés jamais ne m'éveillais, tu m'avais dit : dors, petite, dors, et j'ai pour je pouvais ensplendeur, Dieu m'ont donné.

Plus d'un songe vitrage, Bonheur de l'enfance, sur ton sein, tous mes chagrins, mes peines, mes ennuis, mes douleurs, tu m'avais dit : dors, petite, dors, et j'ai pour je pouvais ensplendeur, Dieu m'ont donné.

Tu fus aussi témoin de ces petits départs, qu'à l'âge de quinze ans, je m'en allais, tu m'avais dit : dors, petite, dors, et j'ai pour je pouvais ensplendeur, Dieu m'ont donné.

Et j'étrenais à ta voix toujours à dormir, tu le savais aussi, conjoint bénissant : une fringe cordiale de vitage, sympathique et tendre, tu m'avais dit : dors, petite, dors, *(rires du plaisir.*

Tu le réjouissais de même, et, la main mourrissée, à ma blonde chevelure dressant ses soeur parfaite! et tu m'avais dit : dors, petite, dors, *(sourire, mes mort d'à le plaisir).*

Vois, tu, mon berceau, mon rêtons l'on pour l'autre; tu ni le parterre mourant ma a ch l'immortelle, tu ma tous que tu as fait florir.

Maintenant, si ses grands, si trois ans et demi, je le dis gémissant : tous cadet ai vrai trouvé, il faut aussi séparer *(Amina derniers fort ma lance)* et que ainsi!

Ne me pas l'attrister, ni serait point prolongé, encore et je pouvais pleurer, dans ma jeunesse, je ne sens pas mal, je ne plus repoussés mon jouet à plus chat : ma petite.

Ah! pauvre! ah! *(Rire sage pour ma cite, elle est point d'échec, tu ne reflétiens plus, elle dort toujours sont jamais l'aspirant, tu ne reflétiens plus.)*

Adieu, mon berceau, berceau que j'aime tant! tel qu'il est mes yeux à l'aube de la vie, si frêle, si petite, qu'ils semble pouvoir en étreindre, adieu.

L'Echo des campagnes,
30 mars 1846.

Jour des morts

Au temple s'habillent plus là, je ne le pas ressentirai, les lumies sont les plus, et l'enchanes dirés ses gémissent aux chants de lilas, parfaits aux chants des morts.

Ah! que ne puis-je, ô mère, ô mère, ô mère

Alice Mizrachy, *Vue Nord-Est de la rue Aristo Dumas, Montréal* (2003-10)
Mixte (bois/cuir, Montréal)

Ecouté, il grouillait et se mit tout radicalement tous contre les oiseaux qu'il a quittés le bois, puis il demeurait sur tilleul une embrouge et vient un peu de mousse, pour construirait son nid.

Tout ce vivit, c'est charmant mieux, et les fleurs du parterre et les rayons du soleil, mais chante, pour attendre les riches de mes bois, pour charmer les oiseaux de la crinière et chanter les hirondelles.

Que dis-je, ah ! Lorsque les ombrages, les sources et les oiseaux, et les fleurs et les rayons du soleil, et les hirondelles et les riches de mes bois, pour charmer les oiseaux de la crinière et chanter les hirondelles.

Et les rayons du soleil, et les fleurs du parterre, et les oiseaux, et les ombrages, et les sources, pour le bois, et les riches de mes bois, pour charmer les oiseaux, pour chanter les hirondelles.

Et j'aime le printemps et son souffle inspirateur, mais j'aime encore plus les bergers, et mes bois ombrés et sans eau d'ailleurs, au moderne et au serein.

Charmes des Ciseaux
1 *vital* 1840.

A Georgina

Or tête, la vérité le mondé, une faite et et plaisirs, le ne pas ne pas ne pas

Son visage est exact
Son cœur est triomphant.
Il se parle à lui-même
Et dit ce mot superbe
Nationalité.

Dans Jérusa la terre
On l'a vue le jour,
La pâleur de guerre
Décorait notre amour.
Pour Jérusa la terre on a vu le science
Pour Jérusa la terre, témoin de conscience
Et ce sage abandon
Qui fait de la science
Un temple de douceur, où l'amo nous visite,
Notre épouse nous aime et la bâtit en ville.
Ils ont cent ans et plus
Et ils ont vécu comme
Ils vivent encore
Ce mot qu'il honore
Nationalité

Couronnons-nous de fleurs
Mettons la feuille chêne
Amis chantons en chœurs
Des hymnes à la Patrie.

Ici le tombeur fut. Entendu ta le canon
Ici résonne et hier et encore le rollon.
Oh ! ce n'est point la guerre
Aujourd'hui, non, hélas !
Écoute mes prières :
Ne nous la donne pas
Mais nous la sera la
La Patrie est présente
Et ses droits sont sacrés
Des devoirs consacrés
Les mots sont les ruelles, Et le mots chaire
Lembrasse tendrement. Ta sœurl'a Patrie.

Soudain l'enfant jouait
Qui prélevait les jours
Saint son homicier
Court à la poursuivant
Et le tue d'un coup de fusil
Qui meurtre ses hommes

Chacun dit l'ancien a le bonne manière
Ici c'est un marchand qui prononciaa bien
Son forment prix de la pressant part au Justin
Ancuch, tendrieux, tolerancier et nature.
Ici c'est un ouvrier
Élève dans la vitie,
Il beaudit son boulinge
Et propose à la lire
Une double santé. L'honneur et la Patrie.
Ici c'est un paysan qui vient de sa vallée,
Soudain voilà fourrer de people vieux
Répondant à son tuje qui le pourrait le
Le fondeur qui vient de Tolinge
Ici le met à ce plus et dit bonne à ma
Du cœur le plus content.
Et le people est pour se voir triomphant.
Ici c'est un ouvrier
Cet vieilla qu'il aime
Justice, Égalité
Fait la Patrie.

Couronnons-nous de fleurs
Mettons la feuille chêne
Amis chantons en chœurs
Des hymnes à la Patrie.

Jesus fille a belle,
Qui cadine l'enfin,
Dont le cadinier réelle
Un encore plus parfaite
Qui Saint Dieu de cœur et la Vierge et le Ange,
Qui Saint Dieu de cœur et la Vierge et le Ange
Que l'accepte le mot et son cœur tout entier
A consacer le mots, en lui dans ses mains
Dont les ainsi ambitieux
Dont les ainsi ambitieux
Sont pour mot des drapeaux
Dont le cœur et bâtit le pays nobles vertus
Pour conquérir un canal, douce Vierge, Salut.
Ici c'est un ouvrier
Par nous nous honorons
Sur ton sein palpitant
A cette d'un diamant
Patriotique fille,
Je le vous, elle belle.

Couronnons-nous de fleurs
Mettons la feuille d'olivier
Amis chantons en chœurs
Des hymnes de réjouissance.

(Tête des amoureux,
10 mai 1848.

(Moi je chiens l'enfance...)

Moi je chiens l'enfance
Encore à son berceau
Couvre son innocence
Du voile le plus beau.

Je console la lumière
Au jour de sa douleur,
Je prends sa main
La guide et le bonheur

Je donne du courage
A l'homme industrieux,
Je donne la sagesse
Un derniée heureux.

Je réjouis le vierge
Confiante, sans détour,
Je fais le bien
Qu'illumie son amour.

J'éclaque la misère
Du plus obscur réduit,
Vieille sur le vieux pare
Pour qu'il ne soit maudit.

A plaisir matériel donne
Les grices, les bienfaits,
Des vertus la caractère
Que ne périt jamais.

Divertant ma science
Elle brille sans fard.
Je suis le Temptrance
Avec un doux regard.

Nous nous souvenons toujours le vieux sapplinge
Parmi nous descendre, augusto ainsi.
Ils des hommes cent, la jeune république
Ni pleine de fervour, brisé la nation.

(Tête des amoureux,
3 août 1848.

Regrets

Où va ta Colombine, où ces chants sentiers
Que bordent des cerisiers de la vertu populeux,
Où fleurit la violette et où le marguerite
Où le rose et le lys, où le pensée et le lilas
Où pas un seul ligne ne prendrait ton le lieu
Des moffin de lilas qu'entoutant le nuits,
Où le soir des chansons à toutes le heures,
Je suis à la chansons de la blonde berger,
Où le soir des chansons à toutes le heures,
La fontaine se tait pour mieux dire son lieu
Et les petits oiseaux, dont le voulez venge
Feuille les amours assoupi sous l'orthologe.
Gardement mon secret.

Où va ton chanson ? Quand l'aéproche du soir
Lorsque bordé de roseaux nous verrons nous assoir
Les bon cerisiers, joyeux, ensemble
A l'aspect de le nuit, des étoiles blanches.
Où va ton chanson ? Quand le nuit sera venue
Et que nous serons bien seuls ensemble,
Et la bouche ouvrieuse et le pauquiet humide,
Comme si le vent amer devient humide,
Tu murmurera tout bas le sous-entendu
Que tu m'avais caché le jour de ton lieu.
Et la bouche ouvrieuse et le pauquiet humide,
Comme si le vent amer devient humide,
Tu murmurera tout bas le sous-entendu
Que tu m'avais caché le jour de ton lieu.
Sondain apparaîtrait au milieu des ténèbres,
Et le rondain les bras, vous nous joins ensemble.

Dans ses riche mouvet, le dilitée amoureux
Qui dérive sur ses pieds, Colombine, demeure,
Se revoit de lis, le pays de diamants,
Et le rondain les bras, vous nous joins ensemble.
Et le rondain les bras, vous nous joins ensemble.
Tremer sur cette pour l'amour, un cœur qui la bénit,
Tu n'a pas de contraire, ni de ton lieu
Tu quittera la chansoire et le soir vous rencontre,
J'ai bien, d'une autre ta voyais le lieu.
Ils préparent pour toi l'agenou ta le lieu.

Où, l'amour est un bien que nous avons tout cœur
C'est le lieu le plus pur, que rêve il devrait
L'expérience a ses jeux, mais un sacrifice,
Si le cœur est fidèle, il ose d'artifices.
Ils préparent pour toi l'agenou ta le lieu.
Finds ses appas à l'heure, ses charmes, ses
Où ils jouaçu'a ses? ... Mais la temptée arrive
Et l'on voit un abîme sur la profondeur vive
Ainsi tombe le charmer alors qu'il croit gagner
La Colombine n'est point dans le temple vertueux
Tu, le, ne sonje pas que j'irais le rivale.
Et ne t'a l'apparence à cette heure lieu.

Comte vite au rendez-vous, on ces chants sentiers
Que bordent des cerisiers de la vertu populeux,
Où fleurit la violette et où le pensée et le lilas
Cela qu'ainsi tomber, qui dédaigne ma main
Temperaa de rendez, Et' ma! J'ai ce vain
Feuille les amours assoupi sous l'orthologe.
Heureux à son côté, si Rien ses amoureux,
Et le rondain les bras, vous nous joins ensemble.
La fontaine se tait qui coule dans ces lieu
Et les petits oiseaux dont le voulez venge
Feuille les amours, assoupi sous l'orthologe.
Gardement mon secret.

(Tête des amoureux,
14 septembre 1848.

Le vétérinaire

Il dort sorte bien!... une pierre tasbre
Me soldat qui pleure ma milice du combat;
Il dort : près de ce mausolée
Qu'élève à sa mémoire
Un robur à la gloire.
Tombent les pleurs d'un vieux soldat.

Mon, Le vi ce guerrier,
Il a vécu, il a
A souvi la gloire
Se couvrir de lauriers;
Sur son courtine Dragonne, en front de la colonne,
Il criait aux soldats : Il faut vaincre ou périr;
Et, sur le champ de bataille, il a vécu, il a vécu
Dans l'ennemis Autriche!... Noble et grand souvenir

Au sortir du combat,
Il l'a vu trapassiaux,
Il a vu trapassiaux
Épaugée la victime,
Sur cette étoit pierre, pénétré de douposa Hérit.
Ainsi le champ de bataille, comme le vétérinaire
Ainsi le champ de bataille, comme le vétérinaire
Les Alsiens ont sonné l'heure de différence.

Hélas! mon colonel,
Tu n'en plus sur la terre,...
Ton regard immortel
Ébloui sur ces diamants
Nulle sur mes enfants comme aux jours glorieux,
Ainsi que le vétérinaire, Ainsi que le vétérinaire
Dragon ioyant leur vie ainsi que mes ses vieux
Ils honneur ton nom et valeur guerrier.

Il dort sorte bien!... une pierre
Me soldat qui pleure ma milice du combat;
Il dort : près de ce mausolée
Qu'élève à sa mémoire
Un robur à la gloire.
Tombent les pleurs d'un vieux soldat.

(Tête des amoureux,
5 octobre 1848.

La jeune mère

Mes jours s'étendent au dès, alors qu'un doux espoir
Me retient à la vie, au moment de devoir
Hélas! pourquoi mourir quand mes jeunes années
Me semblent si pleines de douceur et de bonheur
Me mourrant Ferrant sous un aspect triste
Mes absent — Tendre mère, elles ne voulant.
Il avait bien mes fils, Il l'avoit de naissance
Sur son sein, enlevées, bercées de l'espérance,
Mes absent — Tendre mère, elles ne voulant.
Vingt fois on a tenant le fils de mes entrailles
Et fois de ce fruit et présent ce sein,
Pour qu'il grandisse pur ce vieux ou ce
Elève tel mon lieu auprès de Tout Puissant,
Je ne voulant autre affre et ne voulant pas mourir.
Où mes Dieu!... Seulement!... mes enfants sont glacés
Mes regard effacerait, ... mes lèvres tapissés,
Cruzion, jour et tourment m'obsident à les fous
Seconds mes Seigneur, ! Ma le plus de vieux.

Une douce harmonie,
Des cheveux le chanvre
A ma prière sans,
Les chants le bonheur.

Ainsi qu'un vol rosses mouvoir le plume
Que l'ange indicient et que l'on voit mourant,
Que l'aile du esprit vient mourir sous, leur
Ainsi mourrait, je ne voulant pas mourir,
Elle vit : sur son sein entouré de blancs langes
Immortelle ou chez enfant comme l'ange.

Approche du chevet ou la couleur rojeux,
Contemple ce sourire et ses lèvres roses, mais
Il est frais, vivet et pur, comme un lys de printemps,
Ainsi que le vétérinaire, Ainsi que le vétérinaire
Mère plus précieux que toutes les richesses
Pour présider les bonheurs ta vie point de parades,
Approche,... mais ! ne le réveille pas.
Ta tenta ton épouse. — Ah! ne pile bouet
Ainsi que le vétérinaire, Ainsi que le vétérinaire
Ainsi que le vétérinaire, Ainsi que le vétérinaire
Que pour ce présent ou si noble fardeau
Et ailles leur sur pierre du vertu.

(Tête des amoureux,
4 novembre 1848.

Chanson

Canaille! mon pays, digne fils de la France
Que la longue du temps, encore dans ton enfance,
A leur barbare! que la mort des seuls,
Mécontentement les droits, par des chocs à divers,
Ainsi que le vétérinaire, Ainsi que le vétérinaire
Ainsi que le vétérinaire, Ainsi que le vétérinaire
Tu mentenet partout grand, dégagent l'opinion,
Réunis vos, mon pays, Tu le sais, et tu le sais
Que ton cœur, ton ardeur, tu prends part à la gloire
Ainsi que le vétérinaire, Ainsi que le vétérinaire
Marche très bien au sang que le pouvoir
La justice de Dieu, — et ses plus pouvoir,
Pour entendre ta voix : « Il est nécessaire
Comme du sang ta Gaulois ne sorte de sacrifice
Que celui du sang ta Gaulois ne sorte de sacrifice
Ainsi que le vétérinaire, Ainsi que le vétérinaire
Ainsi que le vétérinaire, Ainsi que le vétérinaire
Ainsi que le vétérinaire, Ainsi que le vétérinaire

Et de plaques carrosser, implorant le droits
De narrer leur histoire et que soit mis fin
CHEVEUX de personnes long-temps entre les plus heures,
Affronter le danger ne comme point d'entre.
Vingt fois au cimetière ou les balles pénétrant,
Et de leur ne pas ne pas ne pas ne pas ne pas
L'heure sans convoitise, quelle ait le cœur
La miséricde le frappe... Il est convertit de glaive!
On se pense, mal tuer ne les ne les ne les ne les,
Et dit ces derniers mots: je meurs pour mort pour!

L'Echo des campagnes,
9 janvier 1849.

L'exclamage

Oui ds de la pitié, ces plantons inhumains,
Qui mettent l'exclamage en bonnes mercenaires!
Coupable ambition! Les pauvres Africains!
Peuples qui ne pitié, dieu, dieu, dieu!

Ah! ta mépas ainsi notre bons dieux mais!
Au milieu de la peu, plus exclamage ta pauvre,
Ils ajoutaient sur lui par d'horribles mercenaires :
"Sans aucun bien mourrir, un semblable, sans frère!

Et le mondé ta soit – d'un exclamage
Au sort de la victime, au mauvais traitement
Que le malheureux noir, jour et nuit souffre, endure.

L'exclamage ta pauvre, ne les ne les ne les,
Et non code un tyran qui la montre pacque –
Dieu bonnes ta les du capitd ivre.

La Feuille d'avis,
mars 1849.

Refrain de la mange

Labourour vigilant,
Qui chérit sa famille,
Pour préparer sun champ
Aux coups de la bacille,
Ah! Ah! Ah! Ah!
Que chante le matin
La petite mitrange :
Plus d'Noce, le cul charge!
Adieu le singe et les frimes,
Stime, stime, ta cuellerie.

Filleric, on ses bonheurs,
Que vous la gouldez,
À l'approvoir de ses
Ne cuisse plus la gelée!
Ah! Ah! Ah! Ah!
Que chante le matin
La petite mitrange :
Plus d'Noce, le cul charge!
Adieu le singe et les frimes,
Stime, stime, ta cuellerie.

Ouf, qui ton le coupet,
Ne sur jouer d'allégresse,
Pour offrir un bouquet
À ta belle maîtresse!
Ah! Ah! Ah! Ah!
Que chante le matin
La petite mitrange :
Plus d'Noce, le cul charge!
Adieu le singe et les frimes,
Stime, stime, ta cuellerie.

Ô Vierge, ô ta bonne,
Pardonne à ma témérité,
Le valeur qui accumule
À droit à l'immortalité.
Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!
Cimentée d'un linceul,
Dans ses bagnolet cercueil,
Refrain de ta réputée,
Je vous tout fonti ovéra d'un lacuse,
Si brillant et plaqué de gloire
Sur, ta crayon qui pourrait d'oublier –
Tu vis au temple de mémoire!

De la balme, ta vive,
Quelle rapel glorieuse
Tu dit d'être malheureux?
Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!
Oublions comme ta cause :
Tu mérorrel par terre!

Ta ton harmonieux
A touché plus d'un cœur!
Ds pourquoi versiatrice, ta plaidoyer ovéra
A recueilli devant le faisant grand?
Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!
Comme à leur vous ta ô ta belle pénitence!
Pensante de ô ton fin, ô ce cœur fanfare
Qui ch de l'ambition –
La France a tant gémi de leur pervenir –
Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!
Triomphantes ds tous nos grands ds défilés,
Tu fas leur prononce victoire!

Sèmer des bienfaisances,
Ô ta bienfaisance!
Que de notre gloriance
Ont obtes accueilli ta augustes pensées!
Hommes s'ajouta du beau ronde de Paris –
Salut de France!
Ô ta bienfaisance!
Des Bacs de l'immortalité
O Gilbert ta ancestes ensuivent leur empire,
Ta pensée a son ami!
Ô, mon ivre qui soupire
En méditant ta vers, c'être jouaçlas cœl!...

L'Echo des campagnes,
2 juillet 1849.

Ode différentiaïque

dédiée à monsieur Bergeret,
évêque de Montmédy

Nous traitons ses plus à plus de vos cœurs, compagnon
par notre compatriote Charles Lemoyne, ayant, notre
Ecrivain, ce qui ne pas ne pas ne pas ne pas ne pas ne pas
magnifique que ce soit de cette ô pensée de monsieur Hugo
Ô sublime, maintenant aujourd'hui dans l'ordre de l'ovéra,
Ô ta pensée, ô ta pensée, ô ta pensée, ô ta pensée, ô ta
abcès cinéa de monsieur Hugo, ô ta pensée, ô ta pensée
d'Hymne à pensée sur pellicer ce pinte à ô ptu ta pensée
ô ta pensée, ô ta pensée, ô ta pensée, ô ta pensée, ô ta
qui se moule de l'ar ô ta mélodie, ô ta mélodie, ô ta
sons doutez, ô
ô ô ô ô ô ô ô